

Intervention



Écriture au féminin

Robert Gélinas

Numéro 22-23, printemps 1984

Écritures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gélinas, R. (1984). Écriture au féminin. *Intervention*, (22-23), 97–101.

ÉCRITURE AU FÉMININ

Publier un numéro d'*Intervention* sur le thème d'Écriture(s) sans y inclure un dossier spécial sur l'écriture au féminin eut été inconcevable en regard surtout de l'exceptionnel travail accompli au Québec par des écrivaines depuis dix ou douze ans. Afin d'essayer de cerner ce qu'est l'écriture au féminin (chose qui semble assez ardue en réalité) son impact sur la littérature et ses directions futures aux plans social et culturel, nous avons fait parvenir le questionnaire suivant à six femmes – éditrices ou rédactrices de revues – afin de vous livrer leur(s) point(s) de vue, associé de près au processus, engagé dans le phénomène mais qui me semble aussi le plus pertinent, le plus conscient de la réalité des enjeux.

1- Quel a été le rôle des maisons d'édition de femmes (ou de votre revue) telles que la vôtre dans l'émancipation de l'écriture des femmes? En regard de l'importance particulière qu'elle revêt au Québec, pouvez-vous distinguer un (des) courant(s) spécifique(s) au(x)quel(s) vous auriez contribué plus spécialement?

2- Comment entrevoyez-vous le développement de l'écriture des femmes dans les années 80?

3- Jusqu'à quel point l'écriture des femmes a-t-elle permis de faire éclater le «ghetto»? Jusqu'à quel point les «anciens»(?) préjugés sont-ils encore à l'oeuvre, dans la critique notamment, en regard des livres que vous avez édités?

Les 6 répondantes pouvaient répondre strictement à toutes ou l'une des questions ou débattre généralement du sujet de l'écriture au féminin. Lorsqu'il s'agit de réponse spécifique à ces questions, le numéro en sera indiqué en début de paragraphe (c'est le cas pour les deux éditrices). Dans les autres cas, les titres et intertitres ont été choisis par les auteures elles-mêmes.

Marie Madeleine Raoult, éditrice de la *Pleine Lune*, met d'abord en lumière la réalité socio-économique propre aux maisons d'édition de femmes au Canada (leur nombre restreint – 4 – et leur «marginalité» sur le marché) pour ensuite identifier le rôle de la *Pleine Lune* essentiellement consacrée à la fiction et engagée dans un travail en profondeur dont l'effet se mesurera à long terme.

Dans un texte signé du «collectif», les éditions du *Remue-Ménage* retracent en gros leur itinéraire depuis 1976 évoquant la première importance des témoignages qui persiste dans la collection «De mémoire de femmes», la traduction d'ouvrages américains importants la création d'une collection «fiction» et d'une autre, «Théâtre».

Claudine Bertrand, prof à Rosemont et directrice d'*ArCADE*, prône dans son texte la féminisation de la société car, à son avis, la femme possède, par son intuition créatrice, les clefs d'une mutation urgente de la civilisation. Elle nous entretient aussi de l'écriture du dedans. Les notes de ce texte ont été reportées à la toute fin du dossier.

Lise Gauvin, prof en études littéraires à l'U. de M. et rédactrice à la revue *Possible(s)*, met en doute la transcendance, transhumance, transparence et transcontinentalité apatride de la féminité écrivaine. Mais séduite par le singulier pluriel des écritures/femmes qu'elle refuse de globaliser dans un universel totalisant elle nous convie, en sa compagnie, à l'écoute d'Elles.

France Théoret, prof à Ahuntsic, écrivaine connue et directrice de *Spirale*, rappelle la fonction critique à laquelle *Spirale* tente de se consacrer et nous dit en quoi certains écrits de femmes depuis quelques années ont apporté une critique inédite, profondément nouvelle et subversive du champ social et culturel.

Francine Pelletier, collaboratrice de la première heure à *La Vie en Rose*, «permanente» à ce magazine depuis 4½ ans, en est actuellement la responsable de rédaction, elle retrace la démarche effectuée à la revue depuis ses débuts en mars '80 et questionne le ton et le style journalistiques propres à *La Vie en Rose* en terme d'écriture nouvelle de femmes.

Tout au long de ces textes il y a un certain nombre de thèmes, de préoccupations, de points de vue qui se recourent sans qu'aucune concertation n'ait été tenue. Pas étonnant d'ailleurs, étant donné la qualité de conscience face à notre société et par rapport à l'écriture au féminin que chacune des répondantes manifeste. Sans plus tarder, je vous souhaite une agréable et enrichissante lecture de ces six expressions composant un panorama complexe et étendu de l'écriture au féminin.

Robert Gélinas



les éditions de la pleine lune

L'apparition de maison d'édition de femmes est un phénomène nouveau dans le monde de l'édition, essentiellement contrôlé par les hommes au niveau de l'institution. Il y a seulement quatre maisons d'édition de femmes au Canada: Press Gang à Vancouver, Women's Press à Toronto, Remue-Ménage et la Pleine Lune à Montréal. Toutes ont moins de dix ans. Ce sont des maisons d'édition marginales ou de petites maisons d'édition (catégories établies à partir du chiffre de ventes annuelles — Statistiques-Canada). La Pleine Lune est la seule, parmi ces quatre maisons, à publier essentiellement (93% de sa production) des oeuvres littéraires de fiction.

98

1. Les femmes n'ont pas attendu les maisons d'édition des femmes pour écrire. Ce ne sont pas ces maisons qui ont «émancipé» l'écriture des femmes. Ni quelque maison d'édition ou autre institution d'ailleurs. Par contre, les maisons d'édition de femmes, prenant une place dans l'infrastructure culturelle en posant le principe de la différence sexuelle, ont questionné et questionnent encore les fondements mêmes de notre culture au sein de laquelle la «différence» n'existe pas, le masculin y étant érigé en modèle «universel», et le féminin, nié comme «autre». Par leur existence même, les maisons d'édition de femmes rendent visible la «différence» interdite. C'est une contribution majeure à l'écriture des femmes. Un soutien. Un lieu réel.

Les Éditions de la Pleine Lune publient essentiellement des oeuvres de création. L'imaginaire. L'accès à l'imaginaire. En évacuant la réalité de «l'autre», la culture patriarcale a évacué le féminin de toute la symbolique. La femme y apparaît comme le double de l'unique. Réduite au «même». Mère de. Fille de. Jamais femme. Ou maudite. Un rôle dans la mise en scène du Père. Figurine. Absente. Quel est l'accès à l'imaginaire pour elle, cette femme dans l'ordre symbolique, celle qui n'est pas «l'autre»? L'imaginaire dans lequel la culture enferme les femmes est intolérable pour des êtres de chair, de sang et de désir. Des êtres libres.

Arthur Rimbaud écrivait dans une lettre à Paul Demeny, le 15 mai 1871: «... Ces poètes seront! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, — jusqu'ici abominable — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi! La femme trouvera de l'inconnu! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres? — Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses; nous les prendrons, nous les comprendrons.»

Je dirais qu'on a tenté et qu'on tente d'écarter de la

littérature, les livres de femmes édités dans des maisons d'édition de femmes, disant qu'il ne s'agit que de témoignages ou d'autobiographies. Chaque fois qu'une femme produit une oeuvre de fiction, on trouve des raisons pour la ramener uniquement à une script qui ne peut transcrire que le réel et parfois, on va jusqu'à parler de «tête assez dérangée, merci».

Ne s'agit-il vraiment de préjugés? C'est plus que ça. L'émergence du féminin dans la culture, c'est l'apparition de «l'autre», de la «différence», dans une culture réduisant tout au «même»: c'est une révolution culturelle globale. On a parlé de ghetto dans les années 76. Puis le silence... Ça va finir par passer. Ce n'est qu'une mode. Mais ça ne passe pas. On s'impatiente. Il faut remettre de l'ordre. Et l'on parle de «la vogue des Brodequin». Jusqu'à quel point les «anciens» préjugés sont-ils encore à l'oeuvre... Faut-il s'étonner? Et de quoi? Que «l'autre» ne soit pas recevable dans l'ordre de «l'unique»? Rien d'étonnant, en fait. On ne transforme pas le bagage culturel collectif en dix ou même cent ans. Et c'est de cela qu'il s'agit. En profondeur, les mouvements sont lents.

Marie-Madeleine Raoult
Éditrice
Éditions de la Pleine Lune



les éditions du remue-ménage

1. Leur rôle a été de donner un lieu aux écritures de femmes, de faire advenir, pour reprendre une formule de Marcelle Marini, le «territoire du féminin». Bien sûr, plusieurs maisons d'édition ont mis sur pied des collections «Femme», dans lesquelles ont été publiés des livres intéressants, mais ces maisons misaient sur des valeurs sûres et se montraient rarement prêtes à prendre des risques.

Un des objectifs des Éditions du remue-ménage, lors de leur fondation en 1976, a été de faire paraître des ouvrages qui n'auraient pas été édités ailleurs. Bien sûr, les priorités de publication se sont modifiées au cours des années. Aujourd'hui, par exemple, nous publions moins de témoignages, mais nous continuons à vouloir éviter que ne se perde la mémoire des femmes. C'est pourquoi nous avons créé une collection intitulée «De mémoire de femmes», dans laquelle sont parues des anthologies importantes: celle des *Têtes de pioche* et celle des *Québécoises debout!*; sans oublier l'apport que constituent pour nous les mémoires de Madame Simone Monet-Chartrand.

Nous avons aussi contribué à faire connaître au Québec des ouvrages féministes américains qui n'étaient pas disponibles pour les femmes francophones.

Mentionnons ici la traduction des livres suivants: *Les femmes et le sens de l'honneur* d'Adrienne Rich; *Sorcières, sages-femmes et infirmières*, de Barbara Ehrenreich et Deirdre English; *Des experts et des femmes*, des deux auteures précédentes et *L'envers de la nuit*, une anthologie sur la pornographie préparée par Laura Lederer. Et nous avons une collection «Théâtre» rassemblant six titres, qui rend compte de la grande créativité des femmes dans ce domaine depuis 1975.

2. L'édition des ouvrages féministes, dans les années 1970, a reposé sur un objectif: publier des livres accessibles au plus grand nombre de femmes possible. L'illusion d'un groupe monolithique des femmes a aujourd'hui disparu et nous croyons qu'il faut publier des titres appropriés aux besoins des différents groupes de lectrices.

C'est ainsi que, tout en ne renonçant pas à éditer des textes militants, nous orientons présentement notre production vers d'autres types d'écrits. Nous avons inauguré cet automne une collection de fiction qui comprendra de la poésie, des romans, des recueils de nouvelles: ces livres manifesteront un imaginaire au féminin, mais on ne pourra pas dire qu'ils appartiennent à un esprit féministe dans les sens militant du terme. Nous venons aussi de lancer une collection qui groupera des ouvrages théoriques, la collection «Itinéraires féministes». Le langage théorique ne peut pas toujours être facilité, mais il a une importance capitale pour assurer l'évolution d'une pensée au féminin.

L'écriture des femmes prendra de plus en plus d'essor dans la décennie 80: elle deviendra de plus en plus originale. Mais cela entraînera une récupération certaine: en ce qui concerne l'essai, par exemple, aux ouvrages radicaux répondront des livres prônant le bon ententisme, le féminisme du «juste milieu», présenté comme étant le seul valable.

3. La question du ghetto a été au centre des discussions sur l'écriture au féminin dans les dernières années. On se demandait si le fait de publier dans des maisons de femmes n'enfermait pas, ne réduisait pas les textes. Cette question en était une mauvaise. Au contraire, les lieux de femmes ont beaucoup contribué à faire en sorte que l'écriture au féminin trouve son identité. Cela ne l'a pas ghettoisée, au contraire. Présentement, nos pièces de théâtre sont reprises dans les institutions scolaires et les centres culturels, nos essais sont enseignés dans les universités et les collèges. Depuis deux ans, nous sommes même distribuées en Europe.

En ce qui concerne la critique, nous avons bénéficié jusqu'ici d'une bonne couverture pour nos livres. La critique a été, la plupart du temps, intéressée par nos publications, elle s'est montrée sensible. Cependant, bien sûr, les préjugés ont joué aussi et continuent de jouer. De plus en plus d'ailleurs, car le retour actuel à droite fait que certains critiques qui étaient sympathiques à l'écriture des femmes entre 1975 et 1980, se disent aujourd'hui saturés, ce qui signifie qu'ils sentent avoir perdu le contrôle: ils se sentent dépassés. Certains critiques disent présentement que l'écriture au féminin ne se renouvelle pas, qu'elle tourne autour des mêmes thèmes. Pourtant, le grand thème de l'amour envahit la littérature depuis des millénaires et ces critiques ne penseraient pas à dire que ce n'est plus neuf. Il y a une discrimination par rapport à l'écriture des femmes. Il y a aussi un refus d'analyse: on prend comme acquis qu'un livre sur la folie ou la pornographie doit régler toute la question; d'autres livres sur le sujet ne sont plus nécessaires.

Cela est particulièrement vrai en ce moment pour la fiction. Aussitôt qu'un texte de femme aborde une problématique qu'on a déjà vue dans d'autres textes, certains ne peuvent pas imaginer que ce puisse être traité autrement, ils ne s'attardent pas à se demander ce qu'il y a de différent dans le livre en question. Et ce qui plus est, ils en négligent l'écriture, le style, ne parlent que du contenu. C'est sans doute une façon de laisser voir qu'ils se sentent remis en cause. Mais ne soyons pas trop pessimistes, car il s'agit de quelques

individus seulement. On peut dire qu'en général, la critique s'efforce d'être honnête.

Les Éditions du remue-ménage

ARCADE

Rose Sélavy

Spirale d'écrivantes

animée par Yolande Villemaire



Rose Sélavy par Marc Rivé.

L'écriture au féminin pluriel

1. Vers la féminisation de la société.

Qu'est-ce qu'une écriture au féminin? Quelle est sa spécificité, quelles sont ses principales caractéristiques? Il n'est pas facile de répondre à ces questions. Il y a des points de repère dans l'histoire certes, mais ils furent tous plus ou moins subtilement occultés. L'écriture au féminin existe de façon irréfutable et continuera d'exister, elle a atteint un point de non-retour. Cette nouvelle forme d'écriture, apparue dans les années '68, n'est pas qu'une question de mode comme certains le prétendent. Loin d'être confinée à un courant littéraire, elle touche toutes les sphères vitales de l'activité humaine et bouleverse le fondement même de notre société. Il faut donc se méfier d'une tactique récente de la part de la critique qui consiste à ne lui reconnaître qu'une place marginale ou à la reléguer dans une sorte de para-littérature.

Vouloir ainsi isoler et minimiser l'impact de cette nouvelle écriture c'est reconnaître par là qu'elle dérange et qu'elle remet en cause toute une civilisation. Non seulement dérange-t-elle mais elle propose, hors des stéréotypes connus, de nouvelles valeurs féminines comme forces agissantes sur la société.

Depuis des millénaires, la culture patriarcale s'est privée de l'apport des valeurs féminines. On a surdéveloppé la rationalité au détriment de l'intuition. Étouffer l'intuition, c'est évacuer du même coup le potentiel créateur de la femme. Conséquemment, l'humanité entière régie par la raison s'est appauvrie de façon substantielle. Elle serait mieux équilibrée si elle rendait ses droits à l'intuition. Par l'intuition créatrice, la femme possède les clés d'une mutation urgente de la civilisation.

L'avènement le plus important de cette fin de siècle serait de redonner au principe féminin la place qui lui revient, car la féminisation de la société remet en question les différentes formes d'oppression et de lutte contre l'idéologie sociale rétrograde, contre les mentalités sexistes, contre le langage masculin dévalorisant dans le but de développer une société sans discrimination à l'égard de la femme.

2. Féminisation et création: quelques obstacles à la parole innovatrice.

Si l'émergence d'un principe féminin représente un virage important pour la société, elle permet également un retour à l'intuition et à la création. Cette prise

de parole, par la femme, consiste à ne plus restreindre l'imaginaire mais à lui laisser libre cours, explorant ainsi de nouveaux registres. Ce retour, par contre, ne peut se faire sans obstacle. Il y a des barrières extérieures à la création (d'ordre social, économique et politique) qui ont déjà été analysées pertinemment par Virginia Woolf, mais il y a aussi les barrières intérieures. La femme a intériorisé malgré elle le regard de la société hostile à toute démarche créatrice, ce qui a eu pour effet de miner son imaginaire. «L'exercice fondamental de la création rejoint l'exercice fondamental des libertés humaines.»⁽¹⁾

Ainsi, priver la femme de cette liberté fondamentale, ou ne pas lui donner les moyens adéquats de l'exercer, c'est lui enlever la confiance dans ses propres capacités. C'est ce que j'ai découvert à la suite de la publication de mon livre, quand de nombreuses femmes de milieux différents m'ont dit ne pas pouvoir exprimer leurs aspirations. Ces femmes désireuses de créer, pleines d'un potentiel qu'elles ne peuvent développer, perdent toute confiance en elles-mêmes, en leur pouvoir créateur. L'atelier d'écriture de femmes où le collectif sert de support et la rédaction du journal personnel sur une base quotidienne sont des moyens de reconquérir cette confiance perdue. Le journal, particulièrement, m'apparaît comme une forme susceptible de nous révéler nos ressources et de reconstituer, par là, notre moi intérieur. Il consiste à définir la condition de chaque femme pour elle-même et pour d'autres femmes. À ceux et celles qui se demandent quel intérêt peut bien représenter la vie d'une femme, Anaïs Nin a répondu: «La vie d'une seule femme n'est pas différente de celle de millions de femmes. Ce n'est jamais une voie isolée.»⁽²⁾ Si cette forme d'écriture a longtemps été méprisée par les hommes et continuée d'ailleurs de l'être, c'est signe qu'ils ont renoncé à toute individualisation. «La tentation de détruire l'oeuvre de la femme sera encore plus grande dans la mesure où on la suppose plus auto-biographique et chargée de l'expression d'un désir. Les journaux intimes de femmes sont toujours plus menacés.»⁽³⁾

Autre obstacle à franchir: celui de la culpabilité de créer, parce que les femmes ont l'impression de prendre trop de place. Il faut donc se débarrasser de ce sentiment de culpabilité et libérer enfin l'imaginaire étouffé. L'écriture du journal peut ouvrir la voie au langage de l'émotion; cette écriture est ainsi porteuse d'une mutation. Elle fait advenir un sujet qui s'alimente à l'histoire, au fictionnel ou au théorique. À ce stade-ci de notre évolution, c'est la forme d'écriture que je privilégie car je la crois capable de nous ramener à l'essence même de ce que nous sommes et de nous sauver d'une déshumanisation toujours plus menaçante.

3. L'écriture du dedans ou le «je» insistant.

Un nouvel aspect de l'écriture des années '80 consisterait à libérer l'émotion réprimée, l'intuition atrophiée. Quoi de mieux que la pure passion où le «je» s'implique pour perturber la machine patriarcale qui régit le sort humain! Vivre ses émotions et rendre à celles-ci leur valeur réelle, serait-ce une utopie? On a perdu l'habitude de les vivre, encore plus celle de les écrire car notre société bien-pensante dévalorise le langage de la passion.

Il y a plusieurs façons d'écrire et de dire les femmes. Mais on a toujours sur-estimé l'image du père, son rôle à l'extérieur et l'ordre qu'il a imposé au langage. Par conséquent, on a sous-estimé les forces intérieures que notre inconscient ne peut contenir sans cesse. «Plus la société les empêchait de dire «je», plus elles l'écrivaient dans leurs textes.»⁽⁴⁾ L'écriture du dedans sera mise en lumière en 1984 plus que jamais auparavant. Un certain terrorisme à l'oeuvre dans la société patriarcale a fait taire les voix intérieures qu'il s'agit maintenant de faire éclater au grand jour. Ainsi la conception de l'écrit ou de la littérature ne sera plus jamais la même.

4. La mutante: la femme écrivante.

Prôner la féminisation de la société, c'est prôner l'espoir pour la femme ainsi que pour l'homme, qui,

en bâtissant une société exclusivement masculine, a rejeté la moitié de lui-même. «Il appartient aux hommes de prendre conscience qu'au sens littéral, sans féminisation de la société, l'humanité ne peut escompter aucun avenir.»⁽⁵⁾

Seule une vision «féminine» de la société nous permettra d'échapper à l'apocalypse de George Orwell qui ne comptait pas avec l'éveil massif des femmes. Toutes les formes d'écriture possibles qui mettront en oeuvre le potentiel créateur amèneront une femme nouvelle: une mutante.

«Nous pensons que les femmes n'ont rien à perdre à se vouloir une autre humanité et tout à gagner à vouloir la forger elles-mêmes. Le point de vue des femmes créatrices sur ce monde en devenir sera passionnant dans la mesure où les créatrices ne seront pas le reflet des créations passées mais bien une nouvelle façon d'envisager la création, un nouveau regard, une nouvelle expression.»⁽⁶⁾

On voit déjà plusieurs facettes de la femme créatrice émerger; c'est le féminin pluriel qui s'exprime librement pour faire apparaître un nouvel ordre. La femme qui s'exprime librement pour faire apparaître un nouvel ordre. La femme de l'avenir en train de naître sera affranchie de toute culpabilité face à la création. C'est celle qui entre en scène maintenant, elle agit dans le scénario de tous les jours pour le changer. «Depuis que les femmes écrivent sans entrave, quelque chose a changé.»⁽⁷⁾ En tant qu'éditrice, ce sont celles-là, ces femmes écrivantes que j'essaie de découvrir et d'encourager, ces forces vives nouvellement nées qui ne seront plus tenues en laisse.

Claudine Bertrand

(1) HORER Suzanne, SOCQUET Jeanne, *La création étouffée*, éd. Pierre Horay, Paris.

(2) NIN Anaïs, *Ce que je voulais vous dire*, éd. Stock, Paris, 1980.

(3) DIDIER Béatrice, *L'écriture-femme*, éd. PUF, coll. écriture Paris, 1981.

(4) Idem.

(5) GARAUDY Roger, *Pour l'avènement de la femme*, éd. Albin Michel, Paris, 1981.

(6) HORER Suzanne et al. *La création étouffée*.

(7) DIDIER Béatrice, *L'écriture-femme*.

Des acteurs sans scène



Les jeunes L'éducation

En marge d'un questionnaire:

Femmes, mes contemporaines

À Madeleine, Yolande, Marie, Marilu, Michèle, France, Françoise, Suzanne, Suzy, Hélène, Francine, Andrée, Louky, Anne-Marie, Monique, Rose-Marie et les autres, publiées dans *Possible(s)* au cours des années.

Je ne sais pas très bien ce que c'est que l'écriture au féminin. Je n'ai pas, encore, vraiment eu le temps de théoriser là-dessus, de conceptualiser, d'intellectualiser, de situer le champ de la littérature féminine/féministe/au féminin dans le champ de la littérature nationale/nationaliste/générale ou universaliste. Ni de me demander, en somme, quelle est la spécificité de l'écriture-femme québécoise par rapport à celle de l'écriture-homme colombienne ou pré-colombienne. Ni d'envisager quelle coïncidence étrange il paraît y avoir entre une modernité parfois autoritaire et l'émergence/reconnaissance de textes appliqués à dire, avec les mots de tous les jours, leur difficile rapport à l'autre, à la parole. Ni de me demander exactement pourquoi l'aide financière fédérale était si facilement acquise lorsqu'il s'agissait de soutenir de grands colloques bilingues sur les femmes et leurs mots à Vancouver, alors qu'une rencontre sur l'incidence politique dans la littérature, tenue à Chicoutimi ou à Val d'Or, est considérée comme un sujet local et partisan.

S'il m'est difficile de croire à l'équivalence forcée entre la situation faite aux femmes et à celle de tous les colonisés du monde, il m'est également difficile d'adhérer à une transcendance, transhumance, transparence et trans-continentalité apatride de la féminité écrivante. Pour ma part, je n'ai pas encore opté pour l'un des deux termes de la dichotomie structurante et décourageante, à savoir s'il faut être de la Matrice ou de la Patrie, pas plus que je n'ai encore choisi de façon définitive entre les trois toits de ciment ou les armoires en pin, l'ordinateur ou les bleuets. Étant plutôt gourmande de nature, j'ai tendance à enchâsser de dégustation de confiture-maison mes séances de traitement de textes. Après tout, je ne m'en porte pas plus mal.

Ce pendant

J'ai dû renoncer à la croyance mythique en l'androgynie créatrice le jour où je m'aperçus que Dieu était mâle, ainsi que tous les universaux. Cherchant la contre-partie masculine de misogynie, je ne trouvais que misanthrope, ce qui équivalait, à mon avis, non à une promotion mais à une chute, c'est-à-dire à la disparition du genre dans l'espèce ou à la dissolution

du sujet. De fil en aiguille, ou de pierre en pierre, j'en vins à la constatation stupéfiante que l'homme n'existait pas et que sa non-existence avait suivi de près la mort de Dieu, survenue, comme chacun sait, à la fin du siècle dernier. Mais alors qui suis-je? me demandai-je, dérotée, désorientée, désencadrée, perdue comme Suzanne sur son île du Pacifique. Une fois remise de mon inquiète consternation, j'entrepris d'arpenter avec curiosité l'espace qui sépare le singulier du pluriel et trouvai dans cette multiplication de l'unique le plaisir inavouable de la découverte et de la reconnaissance de l'autre/soi. Aussi refusant de globaliser dans un universel totalisant le singulier pluriel des écritures/femmes, je me suis mise à l'écoute d'Elles.

La chair n'est pas triste et elles n'ont pas lu tous les livres

C'est ainsi que je m'habituai à l'hallucination simple. Je vis des visages au lieu de masques, des corps inquiets à la place d'anatomies tronquées, des désirs là où on ne m'avait appris à lire que rejets. Un léger déplacement du regard, du point de vue et tout devenait soudain autre, à la fois semblable et différent. J'aimais à me laisser porter par la parole chercheuse de mes contemporaines. Et toute une série d'amitiés en écriture se tissait à travers les phrases de Noël, Monette, Villemaire, Gagnon, Brossard, Bersianik, Théoret, Jacob, Lamy et les autres. Textes dans lesquels je savais n'avoir jamais à comparaître dans une sorte de procès fictif et permanent, ni à me justifier d'être telle. Textes dans lesquels je m'appliquais à lire le féminin dans la polyvalence d'une écriture où, par contre, jamais il n'était utilisé comme alibi. Écritures intransitives? Hors-code? Hors-cadre? Ont-elles même cette prétention? Simple changement d'éclairage? Je sais en tout cas que j'aime le démontage minutieux du mouvement et des pulsions chez Madeleine Monette, les tropismes chez Madeleine Gagnon, le cinéma au ralenti de Suzanne Jacob, la bienveillance théorique de Suzanne Lamy, le resserrement de l'angoisse, à la limite du dicible, chez France Théoret, les identités suspendues à l'instant chez Yolande Villemaire et l'intelligence du quotidien chez Francine Noël; Maryse, ni femme fatale ni femme-objet, renvoie avec humour à une civilisation où c'étaient (ce sont) encore les mâles qui parlaient (parlent), qui avaient (ont) raison, et qui s'arrogeaient (s'arrogent) le pouvoir de créer les catégories de la pertinence.

La question des genres, tout spécialement, me semble piégée. Un collègue me faisait remarquer récemment qu'il y a peu de femmes essayistes au Québec. Mais où les cherchait-il? Dans la maîtrise d'un genre apparemment libre, mais qui suppose la confrontation d'un *je* avec un vaste sujet, donc l'équivalence implicite du *je* avec ce sujet, ou tout au moins la *position* préalable très forte de ce *je*. Il est rare en effet que les femmes écrivantes choisissent l'essai sans lui faire subir quelques distorsions. Ne préféreraient-elles pas plutôt l'humilité institutionnelle du journal ou de la lettre? En choisissant la voix, elles subvertissent le mode, sinon la mode. Elles élisent le concret, le quotidien, sachant qu'il n'y a de banal que l'informe.

Ce que l'on appelle la subjectivité des femmes est une subjectivité qui – encore – ne va pas de soi. Elle me paraît orientée vers la part du visible dans l'intelligible, comme vers la part de l'intelligible dans le sensuel et le sentimental. Aussi ai-je l'intention de proposer prochainement, comme autre rubrique à la revue *Possible(s)*, une «chronique de la vie quotidienne». Chronique évidemment non-réservée aux femmes, mais qui peut tout particulièrement les intéresser.

Pour finir et pour ne pas résumer, ce que j'ai vu dans les écritures de mes contemporaines, c'est l'affirmation/confirmation du nouvel adage: La chair n'est pas triste et elles n'ont pas lu tous les livres.

Lise Gauvin

JOURNALISME:
de la chronique au fiore
GAGNON - PETROWSKI - SAINT-JEAN

MUSIQUE:
histoire et actualité pages 10 et 14

THÉÂTRE:
petites et grandes salles pages 16, 18, 17

ARTS PLASTIQUES:
quantité et qualité pages 12 et 13



Écrits et écritures de femmes à Spirale

Le magazine *Spirale* veut promouvoir les productions culturelles les plus novatrices d'ici et d'ailleurs, promouvoir aussi celles qui ont une incidence sur la pensée actuelle, toutes productions qui portent un regard critique sur la société et ses institutions. Depuis quelques années des livres écrits par des femmes ont apporté une critique inédite, profondément nouvelle et subversive, du champ social et culturel.

À *Spirale*, nous tentons de porter un jugement critique. Nous tentons d'éclairer le mieux possible les conditions d'énonciation de nos positions critiques. On le sait, personne n'aime être critiqué si ce n'est quand ce qui est dit est positif. Depuis sa fondation en 79, le magazine fait de la critique. Il y a des journaux et des revues qui veulent avant tout faire des comptes rendus, couvrir le domaine du livre pour le faire connaître. C'est tout à fait justifiable quand on connaît la durée de vie d'un livre en librairie. Cependant, il ne faut pas confondre les objectifs des divers médias. Dans de brefs éditoriaux, nous faisons connaître notre politique. *Spirale* veut informer, situer les productions dans le contexte culturel et risquer une opinion critique. Nous voulons le faire dans un langage journalistique qui tient également compte des connaissances des collaborateurs et des collaboratrices. *Spirale* est fait par des intellectuels/les. Le magazine n'est pas lié de près ou de loin à une institution qui l'orienterait. La très forte majorité des collaborateurs/trices sont des professeurs de cégeps. Ce qui les réunit, c'est ce que nous appelons l'esprit *Spirale*. Pour nous, il n'existe pas de lecteurs/trices moyen/nes. Il y a les gens qui aiment lire et qui essaient, tout autant que nous d'ailleurs, de comprendre le contexte culturel dans lequel nous évoluons.

À *Spirale*, nous nous posons d'abord au sujet des livres de fiction, la question de l'écriture. Nous croyons que passion et écriture vont ensemble. Nous demeurons convaincus que le propos neuf est engendré par le travail formel. Ainsi, depuis une dizaine d'années des femmes qui écrivent ont créé ce qu'on appelle maintenant l'écriture au féminin, dont on sait de plus en plus qu'il y a des tangentes, des rameaux différents qui commencent à se distinguer, à être perçus, à être nommés. C'est d'ailleurs l'une des fonctions du travail critique que d'amorcer des trajets de lecture.

Ainsi, la littérature des femmes qui ne remet pas en cause la manière de dire nous intéresse beaucoup moins. Par quelque biais que ce soit, c'est la fiction posant la question du langage qui, selon nous, peut subvertir les codes. Or, la société cherche toujours à

recupérer les éléments de subversion. Ce qui a été pour d'autres, l'est aussi pour les femmes. La fiction prospective des femmes doit s'orienter vers l'exigence et la rigueur si elle veut échapper à cette incodification qui se fait souvent par le biais du cliché. De là, certaines de nos critiques. C'est un désir de *Spirale* d'amener lecteurs et lectrices à être plus critiques, avoir une attitude plus exigeante que celle qui prévaut dans les médias habituels.

Au sommaire des numéros, nous classifions les productions sous des rubriques. La fiction des femmes nous est apparue assez souvent inclassable sous les rubriques classiques. C'est sous la désignation «texte» que plusieurs livres écrits principalement par des femmes sont apparus. Ce n'est pas là un hasard.

S'il y a un travail textuel sur le code linguistique, il existe aussi les essais féministes qui débattent la question du système patriarcal et des codes sociaux. Les femmes qui écrivent n'ont pas uniquement subverti la langue, elles ont porté leur regard sur la société tout entière. Ainsi, plutôt que d'inclure les livres féministes sous la rubrique «essai», nous avons nommé une rubrique «féminisme». Le féminisme porte à la fois, une vision critique et propose des analyses, on le voit maintenant, sur tous les champs de l'activité humaine. Ce n'est pas uniquement comme désignation idéologique que nous inscrivons «féminisme» parmi les autres classifications, c'est par souci de marquer la place distinctive que les essais féministes occupent dans la critique de la société et de ses institutions. Tant et aussi longtemps que la société sera ce qu'elle est par rapport aux femmes, nous nous croyons justifiés de le faire.

France Théoret



Une démarche irrévocable?

LA VIE EN ROSE vit le jour en mars 80 parce que deux, puis quatre et bientôt cinq femmes croyaient qu'elles n'étaient sûrement pas seules à avoir envie d'un magazine féministe d'actualité, made in Québec. Ça ne s'était pas encore fait, pas ici, pas dans ce genre. Bien sûr, il y avait eu le populaire QUÉBÉCOISES DEBOUTTE (1972-74), puis les TÊTES DE PIOCHE (1976-79) et DES LUTTES ET DES RIRES DE FEMMES (1977-81) publiait toujours à ce moment-là, mais ces publications répondaient davantage au besoin de définir, d'orienter ou de coordonner un mouvement des femmes encore naissant. LA VIE EN ROSE, produit d'une nouvelle décennie, d'une deuxième génération, s'annonçait plus ambitieux, plus éclectique.

«S'il y a un qualificatif que nous aimerions épingle

à LVR, écrivions-nous la toute première fois, c'est «excessif». Excessif dans le sens d'outrepasser, de déborder. Malgré (ou à cause?) de nos grands idéaux et de nos bonnes intentions, il y a toujours une 'ligne juste' pour venir nous coincer quelque part, nous forcer à fourrer nos tripes dans nos sacoches. (...) Nous avons envie d'avoir du plaisir à faire LA VIE EN ROSE et de ne pas nous gêner pour le dire; envie d'autonomie, non seulement de l'autonomie du mouvement mais d'autonomie face au mouvement; nous avons envie de parler de tout, de ce qui nous regarde et de ce qui ne nous regarde pas, d'en parler comme ça nous plaît (...) Nous avons maintenant le goût du juteux, du déploiement, du dévergondage. Le goût de chialer sur tous les tons».

Aujourd'hui, force nous est d'admettre que tout cela est plus facile à dire qu'à faire. Mais une même pensée directrice demeure: montrer que les féministes ont quelque chose à dire sur tous les sujets. Là aussi, il faut bien admettre qu'il est plus facile de parler du «culturel» (une force indéniable du mouvement des femmes au Québec) que de l'économie (un faible chez les femmes). Et, fidèles à cette maxime essentielle du féminisme, «le privé est politique», nous traitons la «politique» de façon assez particulière: c'est-à-dire comme tout ce qui affecte nos vies individuellement et collectivement, plutôt que les chicanes de partis politiques et les incessantes courses au leadership.

Mais nous tentons aussi autre chose: montrer que les féministes ne pensent pas toutes la même chose. Ce qui est plus difficile à réussir, les gens étant toujours très prompts à juger d'un produit, événement, manifestation selon leurs exigences, besoins ou idées reçues. Ainsi, bon nombre d'hommes qui n'auraient jamais l'idée de lire, encore moins d'acheter, LVR ont vite fait de classer le magazine sous la rubrique «Affaires de femmes». Les femmes (92% de nos «lecteurs») sont moins prompts à juger de façon aussi condescendante. Elles voient bien que le produit s'adresse surtout à elles (et qu'elles sont de plus en plus des «quelqu'uns»). Et puis, les publications «intelligentes» s'adressant aux femmes dans cette province ne sont pas légion. Néanmoins, on entend souvent dire que LA VIE EN ROSE est trop «radicale» (par les femmes qui se disent modérées) et trop «modérée» (par les femmes qui se disent radicales). Cause de longues angoisses — nous croyions devoir choisir entre les deux — jusqu'au jour où l'évidence nous creva les yeux: nous sommes parfois modérées, parfois radicales, parfois ni l'un ni l'autre.

(...) C'est en pensant à toutes les femmes combatives et vigilantes, qui ne se disent pas forcément féministes, que nous voulons imaginer LA VIE EN ROSE comme un outil souple, capable de refléter le pluralisme, la diversité et la richesse du mouvement des femmes d'ici. Nous refusons l'image triste, défensive, défaitiste qu'on veut donner de nous, les féministes. Nous lui opposons cette image d'un continuum, d'un courant continu à travers les siècles de courage féminin et d'interventions féministes, en laquelle toutes et chacune peuvent se reconnaître, radicales ou modérées, lesbiennes ou hétérosexuelles, quels que soient leur passé, leurs conditions de vie, leur peur instinctive de la rupture féministe, leur crainte inculquée des «étiquettes» (si dégradantes!). Toutes, «à partir du moment où leur démarche personnelle fait progresser la condition des autres».¹

Voilà pour ce qui est du projet LVR. En quoi cela est-il de l'écriture nouvelle de femmes? D'abord, parce qu'il a toujours été clair pour nous que nous voulions faire du journalisme, faire des phrases, donc, raconter les événements, réfléchir tout haut sur papier. Bref, l'écriture journalistique était/est une priorité (ce qui n'a pas toujours été évident dans le mouvement des femmes ici ou ailleurs); c'est notre façon de sonner des cloches et d'espérer que ça change. Même si nous n'avions pas d'expérience dans le domaine pour la plupart. Et bien vite, nous nous disions «journalistes féministes» et plus seulement «militantes». Journaliste féministe: catégorie bâtarde s'il y en a une

car bien des «traditions» s'y trouvent mêlées. La tradition du reportage/enquête/curiosité journalistique mais dénuée de sa fausse «objectivité», investie plutôt de ce qui a toujours été une force du mouvement des femmes: le témoignage, le commentaire personnel, le vécu. Comme dirait Mary O'Brien, théoricienne féministe canadienne, le futur du mouvement des femmes dépend de notre capacité de dépasser le «I feel» (je le sens) pour le «I know» (je le sais). À LVR, nous mettons l'accent sur la deuxième étape en tentant de ne jamais oublier la première.

Mais il y a plus que l'approche qui est nouvelle, il y a aussi le ton. Tout le long de cet article, d'ailleurs, il en a été question, indirectement. Le ton c'est le sérieux, l'humour, l'ironie, même la longueur d'un texte. Mais ça peut être aussi la personne grammaticale choisie pour s'exprimer, chaque «personne» ayant son point de vue. Les textes féministes, particulièrement les essais, les analyses, les reportages, plus que toute autre écriture, foisonnent de je-nous-ils-on. Dans le meilleur des cas, il s'agit d'un passage assez subtil de ce qui ne reflète que moi-même, à ce qui reflète l'ensemble des femmes, à ce qui reflète les attitudes dominantes, à ce qui représente à peu près tout le monde. La vedette, bien sûr, c'est le «nous», l'essence même de l'écriture féministe. Mais il est plus difficile à maîtriser et c'est pourquoi il est soit sous-utilisé, soit sur-utilisé. Sous-utilisé quand «nous» ne prenons pas le temps de faire des liens; sur-utilisé quand, incertaines de nous-mêmes, nous essayons d'afficher une auto-suffisance toujours un peu suspecte.

Ceci est sûr: ce que nous parvenons à dire aujourd'hui, tant oralement que littérairement, a été bâti pièce par pièce, virgule par virgule, essentiellement entre nous, sans beaucoup d'aide de l'extérieur. Ce qu'il nous reste à souhaiter? Que cette parole se renforce et devienne irrévocable.

Francine Pelletier

1. Editorial, LVR, nov.-déc. 1983.